

— De Guillaume ???!!!

— Ah ! pardon ! Il n'y a pas lieu à lapsus, cependant.

Il montre que, par les victoires de la Révolution, la liberté avait beaucoup perdu en Europe ; que tant de petits Etats, autrefois protégés par la tolérance des rois, Genève, la Suisse, la Hollande, où la liberté de pensée et de la presse se conservaient... n'existaient plus, et qu'elle n'avait plus que l'Angleterre.

— Nous avons fait du chemin depuis !

— Pour aboutir à la même situation, mon ami, à la même situation. Seulement, la Révolution, aujourd'hui, c'est l'Allemagne. Le vieux Guillaume, selon son propre scrupule sur lequel lui-même nous a fourni des jours, on s'explique qu'il ait reçu l'intimidation de Bismarck comme on la reçoit d'un révolutionnaire. Oui, la Révolution, aujourd'hui, c'est l'Allemagne. Et c'est l'Angleterre qui, de nouveau, avec la France, cette fois (comme avec l'Autriche, précédemment), marche à la tête des nations CONSERVATRICES. Elles croient cependant qu'il s'agit de Libéralisme. N'est-ce pas votre très pénétrant philosophe du *Mercure*, M. Jules de Gaultier, qui a dit : « L'homme se conçoit autre qu'il n'est » ? Les nations aussi.

Et, rêveur, il portait les yeux, çà et là :

— Mais le voilà, mon bout de papier, le voici !

Sur son bureau, un grand fascicule in-quarto s'étalait, aussi peu caché que possible par une minuscule brochure entre les pages de quoi on l'avait inséré en guise de signet ! Il lut : « L'Echo des Tranchées » ; et il allait m'expliquer pourquoi donc avait-il tant cherché cette feuille. Mais c'était l'heure de mon service à la Bibliothèque : je m'esquivai. Il me dira ça la prochaine fois.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Divers : *Un demi-siècle de civilisation française, 1870-1915*. Hachette, 7 fr. 50.
— Memento.

C'est une très bonne idée qu'a eue la librairie Hachette de donner, sous le titre **Un demi-siècle de civilisation française**, un tableau de ce que la France a fait pour la civilisation de 1870 à 1914 dans tous les domaines de l'esprit. Le tableau est fait en collaboration, comme bien on pense, chaque compartiment ayant été confié à un spécialiste, mais l'ensemble est homogène, et, toute vanité à part, la France peut regarder avec satisfaction la route par elle parcourue d'une guerre à l'autre. Assurément, elle n'a pas été seule à avoir des savants, des artistes, des penseurs et des hommes d'action, mais les siens ne le cèdent à aucuns autres en aucun domaine, et pour parler

plus précisément de l'Allemagne qui nous accablait d'un mépris si olympien, notre rôle aura été autrement brillant que le sien, dans toutes les directions, pendant ces 45 dernières années.

Peut-être est-il regrettable, à ce point de vue, que le tableau dont je parle n'ait pas été plus comparatif de propos délibéré. Savoir ce qu'on a fait est bien, mais savoir ce qu'ont fait les autres n'est pas mauvais non plus. M. Charles Richet, par exemple, après avoir énuméré, dans son compartiment des sciences biologiques et médicales, tout ce que la pathologie générale doit à des savants français, ou francisés comme Metchnikoff : l'action des produits solubles microbiens, l'infection paludéenne par les moustiques, la sérothérapie, la phagocytose, l'anaphylaxie, l'agglutination et le sérodiagnostic, ajoute : « A ces découvertes fondamentales on ne peut comparer en importance que les très belles découvertes de R. Koch sur le microbe de la tuberculose et de Behring sur l'antitoxine du tétanos et de la diphtérie. » Voilà qui remplit bien les deux plateaux de la balance, à notre honneur d'ailleurs. Mais il aurait fallu le faire pour chaque autre science et art.

M. Widor, en musique, nous donne des aperçus généraux très intéressants et nous apprend que le vrai père du contrepoint est l'Anglais Dunstaple : c'est parfait. Mais en sus de ce point d'histoire médiévale, nous aurions été heureux de savoir si, depuis la disparition de Wagner, la musique allemande continue à « couvrir toute la chrétienté de son ombre », comme disait Dante du trône capétien. Quelle est la place de Strauss par rapport à Ravel ou Debussy ? et même quel est le rapport de notre musique et de la musique russe ? tout cela eût été plus intéressant à savoir que la présence ou l'absence du Conservatoire aux obsèques de César Franck. On eût aimé, d'autre part, à voir situer exactement l'art français dans l'art mondial ; que Paris soit toujours le rendez-vous des rapins et gâcheurs de plâtre de tous pays, c'est certain ; mais nos maîtres sont-ils toujours ceux des autres écoles ? Qu'y a-t-il au juste chez les sécessionnistes bavarois, chez les bénédictins de Beuron, chez les nouveaux artistes d'Angleterre ou d'Amérique ? Dans tous les cas, à l'article de M. de la Sizeranne sur la peinture et, si peu, la sculpture, il aurait fallu ajouter un article sur l'architecture. Quoi, pas un mot sur nos recherches constructives, sur les essais du fer, du ciment armé, sur les monuments de ces quarante dernières années ! Il eût pourtant été instructif de les confronter aux palais et églises du dehors ; les Allemands, en particulier, dans leur manie du kolossal, n'ont-ils pas obtenu des résultats curieux, et devons-nous, nous les profanes, faire ou non le brouhaha devant le Monument de la Bataille de Leipzig ?

L'article sur la littérature eût gagné aussi à être un peu plus large. Certes M. Doumic s'y est fort appliqué, et n'a oublié aucun

académicien, pas même M. Bazin, (il a, par contre, oublié Rosny!) mais on eût aimé savoir ce qu'il pense des littératures étrangères; leur comparaison est sans doute plus malaisée que celle des tableaux et des monuments, encore est-il possible de se rendre compte de l'influence hors de chez lui d'un Ruskin, d'un Tolstoï, d'un Nietzsche, et c'est là une question que nous devrions nous poser : Avons-nous des penseurs incontestés qui, comme Taine et Renan naguère, maintiennent au dehors notre « magistrature », pour parler à la Joseph de Maistre? Et l'Allemagne, depuis la mort de Nietzsche, a-t-elle de son côté quelques hérauts mondiaux? Ce que Doumic aurait dû faire pour la littérature, encore mieux M. Boutroux aurait pu le faire pour la philosophie, et M. Langlois pour l'histoire; il eût été piquant de voir ce dernier, après avoir élevé ce parfait monument de pédantisme boche qu'est l'« Introduction à l'étude des sciences historiques », dresser le bilan, enfin, de cette érudition allemande dont on nous a si longtemps rebattu les oreilles! M. Ernest Denis, sur ce point, lui aurait fourni, j'en suis sûr, des documents suggestifs.

Ce qui est à louer surtout dans le recueil, ce sont les articles sur les sciences mathématiques, physiques et chimiques, et naturelles, aussi sur l'astronomie, la mécanique, la géologie, la biologie, la médecine. Dans tous ces domaines, nous tenons une place brillante. Ce sont des gloires incontestées que les noms de MM. Henri Poincaré, Picard, Darboux dans le champ des fonctions analytiques et des équations différentielles; ceux de Becquerel, Blondot, Branly, Curie, Cailletet, dans celui de la thermodynamique et de la radioactivité; ceux de Sainte-Claire-Deville, Berthelot, Moisan dans celui de la chimie minérale et de la chimie organique. On eût aimé seulement, ici aussi, savoir la place que tiennent les grands savants étrangers, et surtout les Allemands si infatués d'eux-mêmes, vis-à-vis des nôtres. Il semble bien qu'en beaucoup de domaines c'est nous qui dominons; en mécanique notamment, l'automobilisme et l'aéronautique étant nés en France; en microbiologie, Behring et Koch n'étant que des applicateurs; en géologie, la tectonique d'Edouard Suess » n'égalant pas celles de Pierre Ternier et Marcel Bertrand; en spéléologie où M. Martel s'est créé de toute pièce un domaine mystérieux; en astronomie, où ce sont nos savants qui dressent la carte du ciel et qui ont naguère revisé la mesure d'un arc méridien de l'équateur.

Pour les sciences appliquées, métallurgie, transports, agriculture, commerce, banque, nous semblons moins bien armés que les Allemands, mais si l'on ne tenait pas compte de leurs privilèges naturels, mines de charbons, gisements de potasse, etc., on verrait que, même à la veille de la guerre, nos mérites s'équilibraient : le mouvement économique, calculé par tête d'habitant, était plus intense même, chez nous; nos chemins de fer étaient mieux gérés, nos pro-

cedés de sidérurgie plus perfectionnés, nos banques mieux administrées ; l'Allemagne, de par sa mauvaise organisation bancaire, courait à une crise très grave et peut-être à une faillite, dont la crainte a été pour quelque chose dans sa décision prise de mettre le feu à l'Europe.

Et même, enfin, à ce dernier point de vue, on aurait tort d'humilier notre politique et notre administration devant celles de l'Allemagne. On voit, en vérité, où le génie de ses empereurs, de ses chanceliers, de ses diplomates et de ses généraux l'a conduite ! Si c'est là le modèle impeccable qu'on nous offre, nous n'en voulons pas. Avec toutes ses fautes, ses imprudences, ses discordes, la France, pendant ces dernières 45 années, a mieux mené sa barque en définitive que l'Allemagne. Il n'y a rien eu de plus beau d'abord que son relèvement après son désastre, la façon dont en cinq ans elle a reconstitué son armée, au point que, dès 1875, Bismarck nous a cherché une nouvelle querelle d'Allemand dans l'idée de nous replonger dans le néant ; et la manière aussi dont, dès 1873, nous entamions la conquête du Tonkin qui a failli nous donner le contrôle de la Chine entière. Rien de plus étonnant aussi que la décision qui nous a fait, quoique vaincus et guettés par le vainqueur, profiter de sa tolérance dédaigneuse de 1877 à 1887 pour nous créer le plus riche empire colonial que nous ayons eu depuis Louis XV. Rien de plus digne que la façon dont nous avons répondu, cette année 1887, à la provocation de l'incident Schnœbélé ; en réalité, ce n'est pas nous qui nous sommes humiliés, c'est l'Allemagne qui a mis les pouces ; le vieux Kaiser qui se sentait au bord de la tombe (il devait mourir l'année suivante), n'a pas voulu suivre Bismarck dans sa politique agressive, et il nous a laissé les honneurs du règlement. A partir de ce moment, je le reconnais, notre attitude s'est modifiée ; le fléchissement de notre natalité, la hausse générale de l'Allemagne, les arrogances du nouveau Kaiser nous ont obligés à lier partie avec la Russie et à adopter la défensive absolue ; nos troubles intérieurs, boulangisme, panamisme, dreyfusisme ont aggravé notre faiblesse ; mais pendant cette longue et pénible période de 25 ans, nous avons suffisamment su concilier la prudence et la dignité ; les autres nations nous ont su gré de ne pas avoir bondi sous l'outrage de Tanger comme sous celui de Casablanca, de ne pas nous être obstinés à garder M. Delcassé, de ne pas avoir canonné la *Panther* dans les eaux d'Agadir ; et pourtant nous n'avons dit aucune parole ni fait aucun geste de lâche condescendance pour l'Allemagne ; nous n'avons jamais renié l'Alsace-Lorraine ni approuvé le traité de Francfort, et sans préparer la guerre comme la préparait l'Allemagne, nous n'avons du moins jamais désarmé la France.

Donc de ce demi-siècle d'épreuves nous sortons grandis, purifiés

et rajeunis. C'est dans la défaite qu'on reconnaît les grandes nations comme les bonnes armées. La France, vaincue en 1870, a gardé et acéré sa force intellectuelle et morale, et elle obtient en ce moment sa récompense; qu'elle fasse quelques progrès en confiance et en concorde, qu'elle se garde de l'alcoolisme, du malthusianisme et du politicianisme et elle restera à la tête de la civilisation.

MEMENTO. — Jean Figard : *Lendemain financiers d'une guerre*. Léon Say, ministre des finances, Alcan, 3 fr. Cette étude vient à l'appui de ce que je disais sur le relèvement de la France après 1871. — George Fouard et Sauvage : *L'Allemagne historique, intellectuelle et morale*, Jouve, 2 fr. Étude bien intentionnée, mais qui ne dispensera pas de lire d'autres livres sur le même sujet. — Edmond Théry : *La transformation économique de la Russie*, Economiste européen, 3 fr. 50. Précieux recueil de documents sur le commerce, l'industrie et l'agriculture de l'empire des Tsars. — Ivan Ozeroff : *Problèmes économiques et financiers de la Russie moderne*, Payot, 3 fr. 50. Étude non moins précieuse sur le même sujet. De même que l'Espagne violentée par Napoléon I^{er} se renouvela tout entière dans la crise, de même une Russie nouvelle se révèle au cours des épreuves terribles de 1915; qu'elle abandonne le vieil autoritarisme tsariste et la bureaucratie d'esprit tudesque, qu'elle se rallie franchement à la liberté et à la démocratie, qu'elle reconnaisse le droit de toutes les minorités allogènes de son empire, et une ère de bonheur s'ouvrira pour toute l'Europe orientale! — Nadra Moutran : *La Syrie de demain*, Plon, 6 fr. L'avis qui sert de frontispice résume l'ouvrage. L'auteur y appelle de tous ses vœux « le jour où la France, sourde aux timides conseils, occupera le sol d'un pays dont l'âme déjà lui appartient. » Cet auteur, syrien de race, est mort dernièrement sans avoir vu son pays délivré de la barbarie turque, mais le jour qu'il appelle ne tardera pas à se lever. C'est l'intérêt de tous les habitants, chrétiens et même musulmans, de se ranger sous notre drapeau, et on se demande même pourquoi la France n'a pas déjà planté celui-ci au fond du golfe d'Alexandrette; les populations loyalement consultées par nous se prononceront sans le moindre doute en notre faveur, et de notre côté nous les laisserons se gouverner en paix sous notre protection. L'auteur ne propose pas, d'ailleurs, d'internationaliser les Lieux saints, comme le sommaire d'un de ses chapitres le ferait croire, mais peut-être ferions-nous bien d'aller jusque là; ce serait nous débarrasser d'un guêpier bien fâcheux.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La bataille du Jutland (2^e article). Je reviens sur la bataille du Jutland. La publication des rapports des commandants des forces navales, qui se trouvèrent aux prises le 31 mai permet aujourd'hui une vue d'ensemble, suffisamment claire, de ce tournoi grandiose des deux plus grandes flottes du monde. Seules les actions de détail, engagées par les croiseurs légers et les torpilleurs, actions